

Jérôme, l'Histoire Auguste et l'emploi figuré de pedester : problèmes méthodologiques relatifs à l'ordre chronologique des attestations dans le Thesaurus linguae Latinae (avec une lettre inédite de Peter Flury)

Autor(en): **Paschoud, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **63 (2006)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-48701>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jérôme, l'*Histoire Auguste* et l'emploi figuré de *pedester*: problèmes méthodologiques relatifs à l'ordre chronologique des attestations dans le *Thesaurus linguae Latinae* (avec une lettre inédite de Peter Flury)

Par François Paschoud, Bellevue

Abstract: Après une brève mise au point concernant la question débattue des éventuelles relations entre Jérôme et l'*Histoire Auguste*, cette étude se focalise sur le problème technique de l'ordre des citations dans le *Thesaurus linguae Latinae*, illustré notamment par une longue lettre inédite de feu Peter Flury, l'ancien rédacteur en chef du dictionnaire. En appendice, le nouveau rédacteur en chef H. Beikircher propose une disposition légèrement modifiée pour le lemme *pedester*.

Dans un article d'un ton assez véhément, Neil Adkin conteste les arguments que j'ai allégués pour montrer que «Vopiscus» imite Jérôme¹. Mon intention n'est nullement ici de reprendre la question à la base: chacun pourra juger par lui-même de la validité des deux thèses opposées en examinant de près les textes allégués². Je voudrais me borner à faire quelques observations générales pour placer le débat dans son juste contexte, et surtout m'arrêter sur un problème méthodologique relatif au *Thesaurus linguae Latinae*, d'un intérêt bien plus général, et que je suis en mesure d'éclairer par la citation d'un document inédit.

D'abord trois remarques générales:

1. À lire Adkin, on pourrait croire que, mis à part le débat autour de la préface de la *uita Probi*³, je suis le seul à prétendre que «Vopiscus» imite Jérôme. En réalité, je ne suis ni le seul, ni le premier. J'ai été précédé dans cette voie par d'illustres spécialistes de l'*Histoire Auguste*, notamment Syme, Chastagnol,

1 «Is the Historia Augusta Really Indebted to Jerome?», *Klio* 85 (2003), 436–441. Adkin s'en prend d'une part à mon article «Symmaque, Jérôme et l'*Histoire Auguste*», *MH* 57 (2000), 173–182, d'autre part à mon édition de l'*Histoire Auguste*, vol. V 2, CUF (Paris, 2001). Dans son article, p. 437, n. 9, il relève trois petites erreurs de citation, évidemment déplorables, et qui me remplissent de contrition. Ce qui contribue cependant à me consoler au moins partiellement, c'est d'une part qu'aucune de ces erreurs ne compromet gravement l'intelligence de mes raisonnements, d'autre part et surtout qu'Adkin donne la preuve qu'il est lui-même aussi un simple mortel, enclin à se tromper: cf. sa p. 436, n. 3, «Symmache», pour «Symmaque».

2 Ainsi, il semble effectivement que Jérôme n'emploie que le singulier *quadriga*, tandis que «Vopiscus» utilise le pluriel *quadrigae*. En revanche, il est faux de dire que le génitif dans l'expression *quadrigae tyrannorum* n'a pas son pendant exact chez Jérôme: cf. *uirg. Mar.* 16 *quadrigam fratrum*.

3 Cf. Adkin, cité n. 1, 436 et n. 1, et mon édition citée n. 1, 46–49.

Schlumberger, den Hengst, qui ont allégué une multiplicité de rapprochements. Si j'ai tort, je suis néanmoins en assez bonne compagnie⁴.

2. Adkin a changé son fusil d'épaule: naguère, il a prétendu, en relation avec *Prob.* 1,1–2, que c'était «Vopiscus» qui imitait Jérôme; je concluais moi-même sur ce point que les critères stylistiques, ambivalents, ne permettaient pas de trancher le débat sur la base de la seule préface de la *uita Probi*⁵. Aujourd'hui, Adkin conclut: «There is accordingly no reason to posit any sort of interdependence whatsoever between Jerome's letters and the *Vita Probi*»⁶.

3. Les relations intertextuelles, en admettant qu'elles soient réelles, restent exposées à des interprétations en partie subjectives: si vraiment il y a imitation, il est difficile de trancher avec une certitude absolue qui imite qui. La chronologie résout parfois le problème, mais pas toujours. Ainsi par exemple les contacts assez évidents parfois entre Catulle 64 et Lucrèce buttent sur l'impossibilité absolue d'établir au bénéfice de l'un ou de l'autre une priorité dans le temps. Pour Jérôme, la chronologie est parfois relativement ferme: les vies d'ascètes, donc la *uita Hilarionis* impliquée dans la comparaison avec la *uita Probi*, sont antérieures à 392⁷. D'autres passages de Jérôme qui ont été rapprochés de l'*HA* sont encore plus nettement antérieurs à 392. Si l'on admet que l'*HA* est postérieure à 395 et qu'il y a imitation, le débat est tranché. On se demande si ce n'est pas pour éviter de se mettre à dos toute l'armée de ceux qui datent l'*HA* d'après 395 qu'Adkin, courageux mais non téméraire, défend désormais la thèse d'une absence de relations entre Jérôme et «Vopiscus».

J'en viens sans plus tarder au problème méthodologique. J'ai conclu mon article de 2000 cité n. 1 par un paragraphe à part intitulé *Appendice sur l'ordre des citations dans le Thesaurus linguae Latinae* (p. 181–182). J'y décris la pratique de l'institut de Munich et montre les difficultés résultant du système des numéros d'ordre pour ce qui concerne soit des ouvrages uniques regroupant des textes de dates très différentes (par exemple le *Code Théodosien*), soit des numéros collectifs, par exemple le numéro 65 réunissant tous les grammairiens. Je concluais en citant trois exemples de textes tardifs à mon avis incorrectement insérés du fait qu'ils l'ont été d'après leur numéro, et non d'après leur date réelle, pourtant correctement indiquée dans la nouvelle édition de l'*Index* des citations paru en 1990⁸.

Cet appendice a suscité une longue et très intéressante réaction de Peter Flury. Avec l'accord exprès de l'actuelle direction du *Thesaurus*, je publie ici

4 Cf. *ibid.*, 49, n. 26.

5 Cf. *ibid.*, 48 et n. 23.

6 Article cité n. 1, 440.

7 Cf. F. Cavallera, *Saint Jérôme. Sa vie et son œuvre* (Louvain-Paris, 1922), vol. I, p. 130–133.

8 À propos de l'ordre des attestations dans le *Thesaurus*, il convient de signaler que, outre la deuxième édition de l'*Index*, on peut consulter le site du *Thesaurus* sur la toile «<http://www.thesaurus.badw.de>». On cliquera sur *ordo* pour des détails et précisions concernant l'ordre des cita-

cette lettre, datée du 5 septembre 2000. C'est un document d'une part très intéressant, puisque celui qui a été responsable de l'entreprise munichoise pendant plus d'un quart de siècle s'y explique en détail sur un problème méthodologique délicat, d'autre part très émouvant, puisqu'il a été rédigé en clinique, alors que Peter Flury était déjà gravement atteint du cancer qui allait l'emporter exactement quatre mois plus tard, le 5 janvier 2001. Cette lettre est sans doute l'une des toutes dernières prises de position professionnelles de Peter Flury, et constitue sur le point en question une sorte de testament spirituel.

München, 5.9.2000

Lieber François,

als vor einigen Wochen das neue Heft des Museum Helveticum auslag, wies mich mein trefflicher Mitredaktor N. Holmes gleich auf Deinen Aufsatz und dessen Anhang hin. Gerne hätte ich Dir damals gleich geschrieben, aber vor den Sommerferien war noch manches zu erledigen, und so fand ich die nötige Zeit dazu nicht mehr. Als ich vor kurzem aus der Schweiz zurückkehrte, kam gerade Dein Sonderdruck, für den ich Dir herzlich danke. Jetzt bin ich eine Woche lang in der Klinik (für eine Chemotherapie zur Bekämpfung von Metastasen, was ich aber gut vertrage), und habe so auch die Musse für eine etwas ausführlichere Antwort (da und dort wohl etwas allgemein, weil ich hier nichts nachschlagen kann).

Die Frage der chronologischen Ordnung und unser Nummernsystem hat ja auch am Thesaurus ab und zu zu Diskussionen geführt. So praktisch es im Ganzen ist, weil es uns die Arbeit enorm erleichtert, so führt es aber auch zu Schwierigkeiten, vor allem in den Epochen, wo die Lebens- und Wirkungszeiten zahlreicher Autoren sich decken oder jedenfalls zum Teil überlappen, wie z.B. in augusteischer Zeit (VERG. = Nr. 19 bis VITR. = Nr. 27). So hat vor einiger Zeit ein englischer Philologe kritisiert, dass wir LIV. generell erst nach Ov. einreihen, obwohl doch mindestens die ersten Bücher sicher älter sind, auch als Ovids früheste Werke.

Wollte man aber hier eine exakte Chronologie praktizieren, so müsste man oft genug Belege aus den einzelnen Autoren «mischen», also etwa Reihen bilden wie:

VERG. ecl., HOR. sat., VERG. Aen., LIV. Buch 3, Ov. am., LIV. Buch 35, Ov. trist.

Auf so etwas hat man sich aber nach meiner Kenntnis am Thesaurus nie eingelassen. Es würde dem Bearbeiter doch sehr viel zusätzliche Arbeit aufbürden, weil er immer wieder Datierungsprobleme studieren müsste, um die Belegreihe möglichst korrekt zu ordnen. Trotzdem blieben die Ergebnisse in vielen Fällen anfechtbar, weil zahlreiche Texte nicht genau zu datieren sind. Ausserdem hat es für den Leser doch auch Vorteile, wenn er alle Belege aus einem Autor unmittelbar hintereinander findet.

tions; par ailleurs, en cliquant sur *INDEX addenda*, on trouvera la liste des modes de citation qui ont été modifiés depuis la parution de la seconde édition de l'*Index* en 1990.

Das von Dir erwähnte Beispiel, dass *HOR. sat. vor VERG. Aen. einzureihen* ist, gilt also nicht generell, sondern nur dann, wenn bei *VERG.* keine Belege aus *ecl.* oder *georg.* zu zitieren sind. Ferner wird diese exakte Chronologie vor allem am Anfang eines Abschnittes beachtet, dort «wo es darauf ankommt». Bei einem Gebrauch, der vom Altlatein bis in die Kaiserzeit durchläuft, folgt man in der Regel doch einfach den Nummern. Nur bei *VARRO* hat es sich jetzt ziemlich eingebürgert, ihn nach *CIC.* einzureihen, ausser wenn es Belege aus *Men.* gibt, die als Frühwerk gelten (wie früh?). Bei *VITR.* sind wir noch am Diskutieren. Die Nr. 27 weist ihm natürlich einen falschen Platz in der Chronologie zu, er müsste jedenfalls vor *Ov.* (Nr. 23) eingereiht werden. Aber die bisherige Praxis, die augusteische Dichtung sozusagen als Block zu behandeln, hat natürlich auch ihre Vorteile und im Kollegium ihre Verteidiger.

Dass wir dennoch in Einzelfällen von den Nummern abweichen, kannst Du etwa im Artikel *pernox* sehen. Abgesehen von einer umstrittenen Stelle bei *VERG. georg.* (mit der *var. l. pernix*, die von vielen Editoren vorgezogen wird) stammen die ersten Belege des Wortes aus *Ov. met.* und *LIV.* (ab Buch 5). Weil es hier um die ältesten Belege des Wortes überhaupt geht und Buch 5 von *LIV.* sicher vor *Ov. met.* entstanden ist, haben wir in diesem Fall Konsequenzen für die Reihenfolge gezogen. Die Begründung dafür haben wir im *legitur* (Sp. 1600,6f.) gegeben mit einer impliziten Korrektur von Bömers Ausführungen im Kommentar zu *Ov. met.* 7,268. Bömer, ein ehemaliger Thesaurus-Mitarbeiter, hat offensichtlich den Zettelkasten durchgeblättert und darin natürlich *Ov.* vor *LIV.* gefunden. Über die exakte Chronologie hat er sich offensichtlich keine Gedanken gemacht, sondern hat wirklich eine *foi abusive aux numéros* gezeigt und darauf eine unhaltbare Entstehungsgeschichte konstruiert, was umso pikanter ist, als er in derselben Anmerkung andere Auffassungen deutlich kritisiert.

Es kann sogar sein, dass ich erst durch Bömers überzogene Darstellung auf das Problem aufmerksam wurde bei der Redaktion des Artikels, der von einem amerikanischen Stipendiaten stammt. Aber daran erinnere ich mich nicht mehr genau.

Analog zu diesem Fall hätten wir natürlich auch bei *pedester* *HIER. vor HIST. AVG.* einreihen müssen, auch wenn es nicht um die ersten Belege des Wortes überhaupt, sondern nur um die eines bestimmten Gebrauches geht. Wir hätten es wohl auch getan, wenn wir gemerkt hätten, dass hier eine Abhängigkeit besteht, dass es also wirklich darauf «ankommt». Von der Bearbeiterin, auch eine amerikanische Stipendiatin, deren Interessen nicht gerade dem Spätlatein galten, konnte man das kaum erwarten, und mir als Redaktor ist das leider auch entgangen. Wie das so geht in solchen Fällen: Wenn man geprüft hat, ob die Einordnung der Stelle (inhaltlich) in Ordnung ist, der zitierte Text und die Formalien ebenfalls, kann man als Redaktor schon aus Zeitgründen dem weiteren Kontext einer Stelle nicht nachgehen. Ich hoffe, Du hast ein gewisses Verständnis dafür. Zum Glück bist Du nun (anders als Bömer im obigen Fall) ein kritischer Benutzer des Thesaurus und hast die Sache richtiggestellt. Ich stehe nicht an zu sagen, dass uns solche Be-

nutzer, die mit kritischer Lektüre unserer Artikel weiterkommen, lieber sind als solche, die den Thesaurus als Autorität auf einen Sockel stellen.

Schliesslich noch zu Deinem abschliessenden Wunsch, dass die exakte Chronologie auch im Bereich des Spätlateins in Zukunft vermehrt beachtet werde. Deine Darlegungen werden uns sicher dazu anspornen. Aber als Realist muss ich gleich hinzufügen, dass wir da nicht allen Erwartungen gerecht werden können. Gerade in der Zeit um 400 gibt es ja eine Fülle von mehr oder weniger gleichzeitigen Quellen. Wieland pflegte das zu illustrieren am Beispiel AVSON. (Nr. 122) und PAVL. NOL. (Nr. 148): In der Nummernliste besteht also ein Abstand wie von PLAVT. (Nr. 4) zu GERM. (Nr. 30), aber die Realität hinter den Nummern ist eine völlig andere: Ausonius und Paulinus haben miteinander korrespondiert. Aber hier wäre es für den Bearbeiter noch zeitraubender und mühsamer, die Quellen in eine einigermaßen vertretbare exakte Reihenfolge zu bringen. Es wird also wohl dabei bleiben müssen, dass bei der lexikographischen Arbeit ein gewisses Mass an Schematisierungen nötig ist, wie das Jocelyn neulich in einem Brief formulierte. Oder, um Schadewaldt zu zitieren, der einmal sagte, der Benutzer dürfe nicht erwarten, alles im Wörterbuch zu finden, was er mit dem Wörterbuch anfangen könne.

Recht hast Du natürlich, wenn Du die späte Einordnung der PASS. Perp. kritischerst, für die man sicher mehr als die beiden von Dir genannten Beispiele finden könnte. Inzwischen ist, wenn ich mich richtig erinnere, in den Editionen ein Hinweis angebracht, und wenn mir so etwas bei der Lektüre auffällt, korrigiere ich es. Aber leider geht einem auch dabei immer wieder etwas durch die Latten, weil man auf viele verschiedene Punkte achten muss.

Ganz zuletzt noch eine Erklärung, weshalb die Autorenummern im neuen Index fehlen. Wir brauchten für die Zitierweisen, die sich verändert haben, eine zusätzliche Spalte. Das hätte dazu geführt, dass man alle Spalten in der Breite hätte reduzieren müssen, was typographisch ungünstig gewesen wäre. Deshalb entschlossen wir uns schliesslich, die erste Spalte des alten Index fallen zu lassen, weil diese doch viel mehr Bedeutung hat für unseren internen Betrieb als für den Benutzer.

So viel als Antwort auf Deine Bemerkungen. Ich plane, bei der nächsten oder übernächsten Besprechung mit den Mitarbeitern auch noch darüber zu diskutieren. Man kann damit wieder einmal zeigen, dass man immer wieder danach fragen muss, welche Realität hinter dem Schematismus der Nummern steht.

Mit herzlichen Grüssen

*Dein
Peter Flury*

Je ne puis évidemment relire cette lettre sans éprouver la vive mauvaise conscience d'avoir par l'appendice de mon article sollicité l'attention et les forces d'un grand malade. Il fournit dans cette missive d'une part une magnifique défense et illustration des méthodes appliquées dans l'entreprise qu'il dirigeait, d'autre part une émouvante preuve d'amitié pour un compatriote qui avait été, bien longtemps auparavant, pendant quelques mois, son camarade au *Thesaurus* comme «Mitarbeiter» et boursier suisse. Il est évident que tous les vœux parfois très spéciaux des utilisateurs doivent céder devant la nécessité, imposée par les organes de financement, de maintenir un rythme de progression soutenu pour le dictionnaire. Un dilemme insoluble se pose au rédacteur en chef lorsqu'il veut équilibrer qualité et rapidité. Le cas très curieux des correspondants Ausone et Paulin de Nole se répète avec Jérôme (143) et Augustin (150). Si Jérôme – j'imagine un cas théorique! – reprend et varie dans une réponse à Augustin une expression insolite de ce dernier, il faudra bien, dans le dictionnaire, mettre entre parenthèses le passage de Jérôme après le passage d'Augustin! Un mot en défense des numéros d'ordre des auteurs dans la première édition de l'*Index*: pour qui a travaillé à l'institut de Munich, ces numéros d'ordre deviennent comme un vade-mecum au travers de la littérature latine: je ne suis certainement pas le seul ancien «thésauriste» à avoir classé sa bibliothèque d'après ces numéros et à les avoir pieusement rajoutés dans la marge de son exemplaire du nouvel index. Et concernant le point qui me tenait le plus à cœur, on voit que Peter Flury a la gentillesse d'admettre, selon mon hypothèse, que le passage de «Vopiscus» s'inspire de celui de Jérôme. Mais le *Thesaurus* n'a évidemment pas à prendre position là-dessus, et il peut très bien aussi tenir compte de l'interprétation défendue par Adkin que ces deux passages sont indépendants l'un de l'autre, et rester neutre. Il doit cependant dans tous les cas, s'il veut rester logique avec lui-même, citer d'abord *HIER. vita Hilar.* (selon l'*Index* «non post 392») avant *HIST. AVG.* (selon l'*Index* «saec. V?»).

Mais l'histoire de *pedester* a encore une suite. L'article en question du *Thesaurus* suscite le commentaire suivant d'Adkin⁹: «The mania for subdivision which characterizes the more recent volumes of the *Thesaurus* has led in its treatment of *pedester* to an arbitrary distinction under the heading IB1». Il y décèle un *distinguo* qu'il qualifie de «lexicographical Spitzfindigkeit».

9 Article cité n. 1, 437. Adkin s'affirme compétent, *ibid.* n. 10, pour juger d'un article du *Thesaurus* du fait qu'il a travaillé «for several years» à l'Institut de Munich. Il s'agit en fait d'une période de vingt-sept mois (cf. *Thesaurus-Geschichten*, herausgegeben von D. Krömer und M. Flieger, Stuttgart und Leipzig, 1996, 191). N'y ayant moi-même travaillé que vingt-quatre mois, je ne puis que m'incliner bien bas devant cette compétence supérieure.

Pour que tout soit bien clair, il convient de mettre sous les yeux du lecteur une partie au moins de la disposition de l'article *pedester*¹⁰:

I usu ad peditem referendo

A proprie respiciuntur animantes

B translate respiciuntur res humiliores

1 pertinet ad genus dicendi vel scribendi

2 pertinet ad quamlibet rem

II usu deflexo... in arte metrica

Ce qui nous intéresse ici, c'est la section *IB1*, laquelle est à son tour subdivisée ainsi:

a uersus humiliores distinguuntur a carminibus tragicis, epicis

b oratio prosa distinguitur a poesi

c sermo simplex, incultus distinguitur ab oratione ornata, composita

On constate que Horace, en s'inspirant d'un emploi qui existe en grec, introduit en latin le sens figuré dans le domaine littéraire. Il utilise trois fois ce sens figuré, mais la nuance n'est pas dans les trois cas exactement la même: en *sat.* 2,6,17 il qualifie de *pedestris* sa Muse satirique, qu'il oppose ainsi aux Muses inspiratrices des genres poétiques élevés; la nuance identique se retrouve en *ars* 95. En *carm.* 2,12,9 en revanche, il qualifie de *pedestris* la prose par opposition à la poésie. Dans le premier cas, un genre poétique est opposé à un autre, dans le second la poésie en général à la prose. Ce n'est que vers la fin du 4^e s. qu'apparaît une troisième nuance, opposant deux niveaux de style différents à l'intérieur de la prose, dans des contextes où il n'est nullement question de poésie. Cette nuance est attestée une fois par Jérôme, deux fois par l'*HA*, une fois par Végèce et trois fois par Césaire d'Arles. Assurément, le groupe *sermo pedester* ou *pedestris* se trouve aussi bien chez Horace (*ars* 95) que dans l'*HA* (*Prob.* 21,1), mais il y désigne deux choses différentes, chez Horace un style poétique peu élevé, dans l'*HA* un texte en prose de style peu élevé. Il y a donc bel et bien une nuance nouvelle, nulle part attestée avant la fin du 4^e s. Mon souci n'est pas ici d'attribuer à qui que ce soit la primeur de cet emploi, ni de prétendre ou de nier que les quatre textes mentionnés sont en relation les uns avec les autres, mais seulement d'affirmer la réalité de la nuance.

Le rédacteur en chef actuel du *Thesaurus*, Hugo Beikircher, a pris position face à la remarque critique d'Adkin. Il admet que, entre *IB1a* et *IB1c*, il n'y a pas de véritable différence sémantique, mais seulement un emploi différent, et que la disposition adoptée peut éventuellement déboucher sur un malentendu. Il suggère maintenant une disposition légèrement modifiée, qui néanmoins conserve la mise en évidence d'une nuance propre à l'antiquité tardive:

10 *ThlL* X 1,969–972 (R. L. Stewart, 1992).

IB1 genus dicendi minus elatum

a eo quod utitur stilo submisso, minus ornato

a in versibus

b in prosa oratione

*b eo quod non versibus utitur, sed prosa oratione*¹¹.

Correspondance:

François Paschoud

Chemin Aux-Folies 6

CH-1293 Bellevue

zosime@bluewin.ch

11 Je remercie Hugo Beikircher de m'avoir communiqué sa réaction à l'article d'Adkin, et d'avoir pris la peine de relire attentivement le présent article en vérifiant son orthodoxie lexicographique.